

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adressez toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LE TSAR ET LA CARTE DES OPÉRATIONS



TRANCHEES RUSSSES EN GALICIE



LE TZAR (1) ET LE G^{ral} ALEXEIEFF (2) AU GRAND QUARTIER GENERAL

Le tsar Nicolas II (1) étudie la carte en compagnie de son chef d'état-major général, le général Alexeïeff (2). Sur le gigantesque échiquier, le souverain s'apprête à pousser un pion encore. Tout comme nous, il joue partie gagnée.

Ayuntamiento de Madrid

RESPECT A NOS HÉROS ET A NOS MORTS

« Dans la zone des armées on donne de l'alcool aux soldats, et vous pouvez vous féliciter qu'ils en boivent parce qu'ainsi ils ont le courage de monter à l'assaut! »

B. CADENAT (Officiel).

Ce journal ne fait pas de politique. Mais il défend les intérêts nationaux. Il sert la France en soutenant l'effort des vaillants qui luttent pour sa sauvegarde, en honorant la mémoire des héros qui sont morts pour elle, en essayant de réconforter ceux et celles qui ont sacrifié à la Patrie leurs plus chères tendresses.

Nous ne laisserons jamais passer sans un cri de révolte la moindre parole d'injustice à l'égard des soldats qui protègent l'âme et le sol de la Patrie, et d'irrespect pour la douleur des êtres en deuil et en larmes.

Pourrions-nous jamais oublier la résolution ferme et tranquille avec laquelle, il y a dix-huit mois, tous nos soldats ont couru vers la frontière, l'esprit d'abnégation que, dans la pleine lucidité de leur raison, ils n'ont cessé de montrer, aussi bien durant leurs rudes gardes au fond des tranchées, sous la mitraille des attaques allemandes, que dans leurs héroïques ruées contre les lignes ennemies ?

Tous, ceux qui sont tombés et ceux qui poursuivent le prodigieux effort de libération, ont droit à des paroles de pitié et de gratitude. Tous ceux et celles qui, le cœur déchiré, se raidissent en pensant à la noble espérance dont étaient illuminés leurs chers morts quand ils couraient au combat, méritent de ne pas entendre des mots qui rabaisent le sacrifice des héros abattus et outragent leur mémoire.

Or, avant-hier, dans cette lamentable séance de la Chambre où, pour rivaliser de zèle devant leurs grands électeurs, l'on vit certains députés contraindre le ministre de la Guerre à quitter, par simple souci de sa dignité, la tribune et la salle des séances, il s'est trouvé un représentant de la Nation, — de cette Nation si courageuse et si résignée, dont les fils souffrent avec tant de fermeté silencieuse et meurent dans une sorte d'allégresse patriotique — pour dire que, quand nos soldats montent à l'assaut, c'est non pas le sentiment du devoir qui les anime, mais l'alcool qui les pousse.

Insultantes paroles qu'on ne s'étonnerait peut-être pas de trouver dans le compte rendu d'une séance du Reichstag allemand, mais qui ont été prononcées à la Chambre française. C'est M. Bernard Cadenat, député des Bouches-du-Rhône, qui les a dites. Et je les transcris avec une douloureuse fidélité, d'après le texte du *Journal officiel* (séance du 1^{er} février, page 179, colonne 2).

M. BERNARD CADENAT. — *Dans la zone des armées on donne de l'alcool aux soldats, et vous pouvez vous féliciter qu'ils en boivent parce qu'ainsi ils ont le courage de monter à l'assaut!*

Je ne pense pas que jamais phrase plus impie, plus odieuse, plus révoltante ait été dite au Parlement français.

A peine avais-je lu cette abominable interruption que je fouillai du regard le bas de la colonne, avec l'espoir d'y découvrir la mention d'un tumulte furieux, tout au moins quelque semonce indignée, ou le coup de fouet d'une réplique vengeresse.

Rien! Pas un mot! Pas un geste! Pas même l'indication d'un frémissement, d'un murmure dans l'Assemblée. Qu'est donc aujourd'hui l'atmosphère de la Chambre, pour que six cents députés, représentants de régions ensanglantées et endeuillées, aient écouté, sans bondir, ce blasphème?

Il ne sera pas dit, au moins, qu'il aura passé sans une protestation.

Ainsi, jeunes gens héroïques, hommes oubliant, pour le devoir envers la Patrie, tout ce que derrière vous vous laissez de tendresses, de bonheur, d'intérêts légitimes, alors que vous vous élancez, dans l'exaltation du sublime sacrifice, le regard illuminé par votre foi en l'avenir de la Patrie et de l'Humanité, pouviez-vous prévoir que votre récompense serait cette insulte en plein Parlement?

Pères et mères des fils tombés au champ d'honneur, tolérerez-vous qu'un député ait pu dire impunément que si vos enfants ont couru à la mort, ce n'est point par exaltation patriotique, mais parce qu'ils...

Admettez-vous qu'à la Chambre il ne se soit trouvé personne pour faire rentrer de telles paroles dans la bouche du malheureux qui les a prononcées?

Georges Lecomte.

Ce que l'on dit

En attendant...

Je ne suis nullement un ennemi du régime parlementaire, n'ayant jamais remarqué que les choses allissent mieux dans les pays où il n'y avait point de Parlement, ou dans ceux où il n'existe qu'une façade de Parlement : telle l'Allemagne, par exemple, qui ne se fût peut-être pas embarquée dans cette guerre si sa Constitution eût laissé la moindre influence aux Chambres.

Ce que je vais dire n'est donc en aucune façon la critique d'un adversaire. Mais je crois exprimer une opinion malheureusement générale si je dis que ce n'est pas la séance qui a eu lieu lundi dernier au Palais-Bourbon qui augmentera dans le pays la popularité de nos honorables.

Leur tumultueuse agitation parlait peut-être d'un bon sentiment. Je n'en veux même pas douter. Ils demandaient, chose nouvelle, à être plus gouvernés, à être gouvernés, tout court, oubliant que c'est à cause de quarante années d'empiètements du législatif sur l'exécutif, d'empiètements commis par eux, par conséquent, que nous ne le sommes plus que fort peu, ou pas du tout. Je n'aurai donc pas l'impertinence de faire l'allusion même la plus légère à la fable des grenouilles qui demandent un roi, je m'empresserai de reconnaître qu'en tout temps, mais surtout en temps de guerre, être gouvernés est une bonne chose, une chose indispensable.

Seulement, je consens à payer les timbres-poste, jusqu'à la fin de son existence, au correspondant qui voudra bien m'expliquer pourquoi la Chambre a jugé à propos de mêler l'expression de son désir d'être mieux gouvernée, de voir le pays mieux gouverné, à une affaire de récriminations des limonadiers de Marseille. Les récriminations des limonadiers de Marseille, c'est précisément une affaire de politique électorale, c'est une de ces manifestations comme en font, depuis des années, les représentants du peuple qui ne veulent pas qu'on gouverne le peuple. Cela donc était maladroit, et même assez odieux.

Cela était odieux parce que cela mêlait dans la discussion des responsabilités la personne d'un général ministre de la Guerre qui semble ne demander qu'à gouverner — et qui justement avait agi, dans cette affaire, comme un homme de gouvernement.

Pour une idée, de la part de nos députés, ça n'était pas une idée brillante.

Pierre Mille.

On sait que, dans la nuit de samedi à dimanche, lorsqu'un zeppelin fut parvenu à survoler Paris, un seul de nos aviateurs put approcher le monstre et essayer le combat. On a toujours refusé de nous donner le nom de ce héros.

Cependant un journal du matin a publié son portrait.

Nous demandons qu'on veuille bien nous donner ce nom, que notre pays tout entier sera heureux de connaître.

Un nouveau pain allemand.

C'est une société par actions qui le fabrique à Berlin.

On prend du sang de bétail chauffé à 70°; on y verse de l'eau, du sel de chlorure de calcium et différentes épices. On obtient ainsi un produit qui s'appelle « globine ». Ensuite, on y ajoute de la farine végétale tirée de la paille, un peu de farine de seigle et de la pomme de terre. Enfin, on met le levain.

Tout cela est assez dégoûtant, mais on peut arriver à faire ainsi une manière de pâte.

Ce qui est tout à fait impossible, c'est de la manger sans être très malade.

Paris a reçu la visite, il y a quelques jours, de M. Anatole France qui, d'ailleurs, ne fit que passer. L'écrivain à qui fut refusé, aux premiers temps de la guerre, l'honneur de se battre pour sa patrie, se console de n'avoir pas été entendu quand il criait, offrant son bras : « France d'abord ! »

Il est rentré en Touraine, dans son petit château Louis XIV et, dit-on, il y partage son temps entre deux occupations d'inégale importance : il y copie des dessins de Prud'hon et il y écrit la suite du ro-

man *Petit Pierre*, dont un fragment paraît, chaque trimestre, à la *Revue de Paris*.

On a appris avec une grande tristesse la mort d'un écrivain qui s'en va, lui aussi, avant d'avoir assisté au triomphe de nos armes, alors qu'en un beau livre il avait composé l'un des plus nobles hommages qui aient jamais été adressés à la plus grande guerrière française, à Jeanne d'Arc.

M. Joseph Fabre, ancien député, ancien sénateur, s'est éteint à Cannes, âgé de 72 ans. On sait qu'il y a quelques années il avait proposé au Parlement l'institution d'une fête nationale en l'honneur de la vierge lorraine.

Le roi d'Angleterre vient de sanctionner quelques promotions dans l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem, dit, en bref, ordre Saint-Jean-de-Jérusalem. Il a ainsi créé quelques « Knights of Justice, Ladies of Justice, Knights of Grace et Ladies of Grace ». Parmi ces dernières, nous relevons le nom de Helen Porter.

Hélène Porter n'est autre que Mme Melba, lady of Grace depuis hier.

Qu'on le veuille ou non, le vocabulaire de guerre passe, expression par expression, dans notre langage courant. Nous avons surpris ce matin, au téléphone, une conversation entre deux hommes d'affaires. Leurs propos pourraient être traduits en langue civile.

— S'il ne marche pas, envoyez-lui un intermédiaire et faites-moi un rapport.

— Oui, mais, de votre côté, vous avez manqué d'énergie. X... a déjà disparu de l'affaire et...

Mais ils disaient :

— S'il n'attaque pas, envoyez-lui un agent de liaison et faites-moi un petit communiqué.

— Oui, mais, de votre côté, vous avez manqué de mordant. X... a déjà plongé et...

Ainsi, les citoyens de l'arrière font-ils, sans s'en douter, métier de stratèges.

Parce que le maître de ballet est mobilisé, M. Rouché vient de licencier, jusqu'à nouvel ordre, ces demoiselles de la danse, à l'Opéra. On ne voit pas quelle relation directe peut exister entre ceci et cela. Toujours est-il que la consternation est grande à l'Académie de musique.

Hier soir, dans la cour postérieure, à côté de la loge du concierge, quelques ballerines commentaient la morne nouvelle et faisaient long visage. L'une d'elles, enfin, réussit à dissiper un instant le chagrin des petites amies, en lançant cette boutade qui eut du succès.

— Qu'allons-nous faire ? C'est bien simple, filer au front. Il est vrai qu'il y a trop de rats, déjà, dans les tranchées. Mais il n'y en a peut-être pas de notre espèce, et les rats d'opéra seront probablement bien reçus par les chiens ratiers.

L'occupation allemande a saccagé une partie de la ville, et notamment les locaux où se trouvait la mairie.

Alors, les bureaux de cette mairie allèrent demander asile... à l'église, fort belle église, meurtrie elle aussi par les obus, mais dont les dépendances sont spacieuses.

Et il n'est pas banal, en ces temps de séparation de l'Eglise et de l'Etat, de voir ainsi, à Baccarat, les mariages se faire à la sacristie et à la mairie, sous le même toit, le toit de Dieu...

Il est vrai que cette jolie petite ville lorraine est tout près du front, qu'on y entend bien des échos de la guerre, que les souvenirs de l'invasion de 1914 sont particulièrement poignants et que les hommes de cœur qui sont à la tête de la municipalité et du clergé oublient toutes les sottises querelles d'antan.

On sait que régulièrement sont pratiquées des visites et contre-visites d'ajournés et d'auxiliaires. C'est au cours d'une de ces visites, dans une cité du Sud, qu'eut lieu la curieuse scène que voici.

Un groupe de soldats attendait dans une antichambre, le moment de paraître devant les médecins-majors. Ces messieurs arrivent, accrochent leur képi à la patère, et le plus âgé de dire au sergent qui se tient près de la porte :

— Faites entrer le premier homme !

Le sergent considère sa liste et, tourné vers les auxiliaires :

— Adam ! crie-t-il.
Adam était le premier homme sur la liste.

Le Veilleur.

Les mentons "poilus"

Le pneumatique ne contenait que ces phrases laconiques : « En permission de six jours, je serais heureux de te voir. Je suis tous les jours, de 17 à 19 heures, au café ordinaire ». La signature était illisible. Indifféremment on pouvait déchiffrer Delobelle ou Monchablon ou Saint-Valier. Moi seul pouvais savoir qu'il venait de mon fidèle camarade X..., le créateur applaudi du marquis de Bois-Mort dans les *Camélias rouges*...

Et trop heureux de lui serrer la main après dix-huit mois de guerre, j'étais le soir même à notre table habituelle au « café ordinaire ».

Depuis la mobilisation, je n'avais pas pénétré dans cette brasserie, rendez-vous immuable des comédiens (osons le dire, de second ordre) « des grands théâtres de Paris ». Non sans mélancolie, je songeais aux groupes de naguère, à l'arrivée bénie de l'impresario qui, de guéridon en guéridon, demandait pour sa prochaine tournée un père noble ou une ingénue. Et les plaintes de ces gens sur la vie difficile revenaient à ma mémoire. Fous que nous étions! Il nous a fallu la tragédie de la lutte effroyable pour nous apercevoir que nous étions heureux alors et que nous connaissions un bonheur que nous ne savions pas apprécier...

Mais ce que ma pensée revoyait surtout c'étaient les visages glabres des consommateurs, leurs profils de médailles strictement rasés. Bien que les habitués n'aient point changé on ne voyait plus nulle face imberbe : les « mentons bleus » de jadis étaient devenus les mentons « poilus » d'aujourd'hui.

Reconnaître mon ami, il n'y fallait pas songer. En pensant à lui, j'évoquais un jeune homme mince et pâle, ce fut un sous-lieutenant fort et barbu qui vint à moi, les mains tendues :

— C'est gentil d'être venu!

Puis comme je le complimentai de son grade et le félicitai de porter aussi bien l'uniforme, il m'expliqua modestement :

— Bah! l'habitude! D'ailleurs j'ai déjà été mieux... N'est-ce pas toi qui m'as vu, à Brest, dans le capitaine Hugon de Nana? J'ai figuré aussi un commandant dans *la Grande famille* et un général dans *le Roi*... alors, tu comprends...

Et puis, comme s'il me racontait son dernier succès à la dernière « première », il me parla de ses faits d'armes :

— Superbe, mon vieux, malheureux que ça manquait de public, une figuration magnifique... Ah! si tu m'avais vu...

Et il citait la Main-de-Massiges ou la butte de Tahure comme il citait naguère le Casino de Reims ou l'Alcazar de Bordeaux.

A notre table étaient venus s'installer des confrères — permissionnaires ou convalescents. Le Maître de Forges, adjudant de territoriale, contait avec emphase ses prouesses au marquis de Priola, décoré de la croix de guerre et — ô ironie du destin! — un Napoléon de *Madame Sans-Gêne* était simple caporal de G. V. C., et le garçon d'hôtel de *l'Anglais tel qu'on le parle* portait bel et bien le costume d'interprète...

Et, à travers la fumée des cigarettes, c'étaient des éclats de voix dignes d'un cinquième acte :

— Moi... je lui ai transpercé le corps de ma baïonnette, crânié! C'était magnifique...

— Et, maintenant, mordicus, lui dis-je, à la Tour de Nesles!...

J'avais peine à m'imaginer que ces récits tragiques avaient été vécus par tous ces braves gens. Leurs accents graves ou sonores amplifiaient les horreurs, et parfois j'aurais pu croire que j'écoutais le compte rendu du dernier drame à succès de l'Ambigu...

Hélas! tous avaient joué dans ce drame — la Guerre — et de toute leur carrière d'artistes obscurs ignorés du grand public, ils y avaient trouvé leur meilleur rôle...

Chacun voulait avoir accompli l'acte le plus grand. C'était la course à la « vedette », l'un sur l'autre ils renchérisaient, et, à travers leurs épopées, la lutte mondiale avait envahi tout le petit café.

Seul, près de moi, un civil ne disait rien. Bien qu'il portât, lui aussi, la barbe, tout en lui prouvait qu'il était du métier. Son silence me faisait pitié et, laissant les autres à leurs assauts sanglants, pressentant que lui aussi devait cultiver l'emphase, je le questionnai doucement :

— Ah! Monsieur, me dit-il, tragique déjà, écoutez que je vous raconte... C'est effrayant... J'ai en ce moment un bout de rôle à la Porte-Saint-Martin... Quelques lignes, mais superbes... J'ai fini après le deuxième acte... L'autre soir, je rentre chez moi... Il pouvait être dix heures et, qu'entends-je, Monsieur... qu'entends-je... Les pompiers! l'alerte! Tout, au dehors était obscur, des ténèbres opaques... Au loin des détonations... le bruit des canons... C'était à la fois sublime et ravissant, lorsque tout à coup...

Emmanuel Sheridan.

A quand l'attaque de Salonique?

Elle ne paraît pas imminente

La même incertitude plane toujours sur les intentions de nos ennemis contre Salonique. Le général von Gallwitz, qui commandait l'armée allemande en Serbie, est arrivé à Sofia et doit, dit-on,



GENERAL VON GALLWITZ

recevoir le commandement de l'armée qui opérera contre les Alliés en Macédoine.

Ne nous hâtons pas cependant de croire à une attaque imminente de Salonique; un correspondant italien informe le *Daily Telegraph* que des déserteurs bulgares arrivent tous les jours dans cette ville. Ils déclarent que les Bulgares n'ont pas suffisamment de troupes pour défendre leurs positions et que les forces austro-allemandes sont également insuffisantes en Macédoine.

M. Radoslavof ne prépare-t-il pas le « lâchage », lorsqu'il se fait interviewer par un Espagnol pour déclarer : « La Bulgarie ne se considère en guerre effective qu'avec la Serbie; elle n'a lutté contre les Franco-Anglais qu'à son corps défendant et pour se protéger. »

UN PRÉTENDU SUICIDE qui est un assassinat

La mort du prince Youssouff Izzedine, héritier présomptif de Turquie, est un fait si opportun pour les Allemands et les Turcs de l'Union et Progrès que le soupçon de crime confine à la certitude. Les maîtres actuels de l'empire ottoman ne reculent pas devant le meurtre; Enver pacha, lorsqu'il se débarrassa par le revolver de son chef hiérarchique Nazim, ministre de la Guerre (22 janvier 1913) s'est délibérément classé parmi les professionnels qui assassinent eux-mêmes. Talaat, qui est peut-être personnellement moins brutal, n'est pas plus lourd de scrupules; nous estimons donc infiniment probable que le prince Youssouff a été tué.

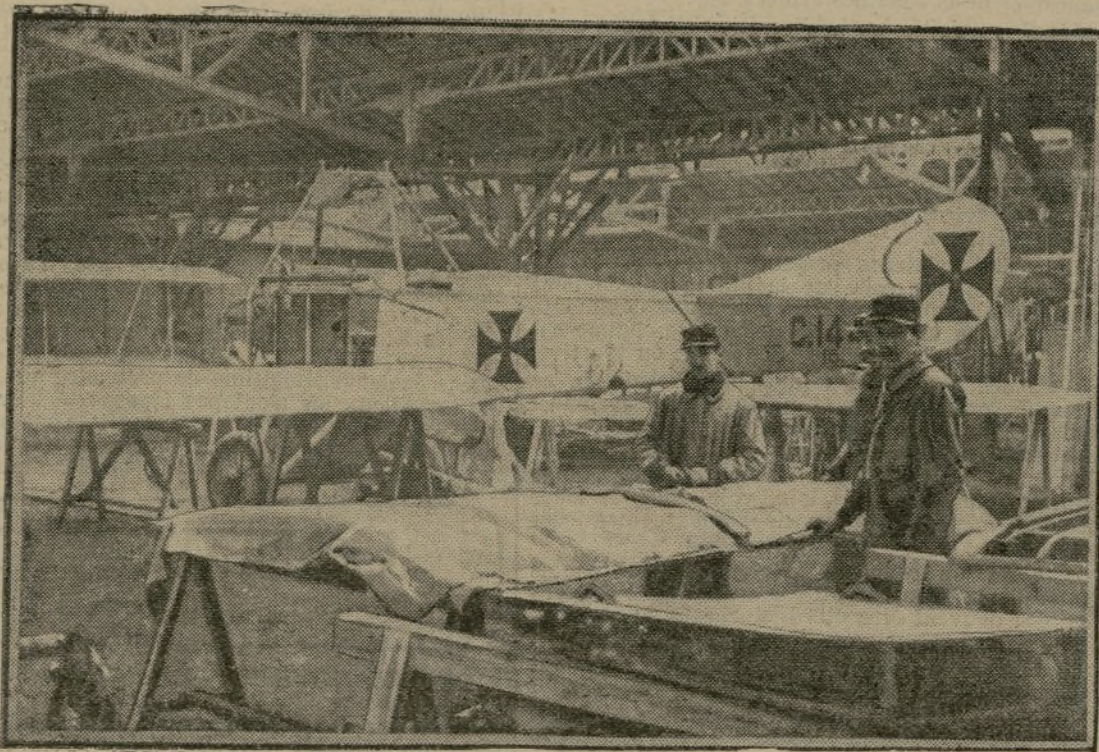
Ses sentiments étaient connus : très sincèrement ottoman, il regrettait en public la servitude dans laquelle les valets de Guillaume II déshonorent la Turquie d'aujourd'hui; il en souffrait et il en avait honte. Son action était malheureusement très restreinte; nous ne saurions espérer aucune amélioration de la politique turque à l'égard de l'Entente avant que la coterie au pouvoir ne soit absolument réduite à merci.

La mort du prince Youssouff, qui nourrissait de discrètes sympathies pour les puissances occidentales, est un avertissement pour quiconque tenterait d'entraver la politique germanisante de l'Union et Progrès. Cela ne signifie pas qu'Enver et Talaat, en compagnie de Djemal, ne tendraient pas, au besoin, le piège d'un accord particulier aux nations alliées; de telles invites voudraient dire seulement que l'Allemagne aurait pris auprès d'eux ses sûretés préliminaires et nous aurions plus à craindre de leurs avances que de leur hostilité déclarée.

Posons donc en principe qu'avec ces politiciens, qui consentent à n'être que des marionnettes mues de Berlin, aucune conversation directe ou indirecte n'est possible, fût-ce sous les auspices de neutres éminents et dans la calme ambiance de paysages alpestres. Le prince Youssouff est mort pour avoir protesté contre la présence impérieuse des Allemands à Constantinople; ce serait une lâcheté et une bêtise de ne pas refuser toute considération à ses assassins.

Louis Bacqué.

Une visite aux établissements et aux formations aéronautiques



AVIATIK CAPTURE EN REPARATION

(Cliché Section photographique de l'Armée.)

Le sous-secrétariat de l'Aéronautique militaire avait organisé la semaine dernière, à l'intention des membres de la presse, une visite de divers services caractéristiques de son département. Ce voyage s'est effectué lundi, mardi et mercredi. Le programme comprenait trois parties distinctes : 1° une tournée dans les principales usines de la région parisienne travaillant pour l'aéronautique; 2° la visite d'un centre d'aérostation et d'une école

d'aviation; 3° la visite de formations aéronautiques dans la zone des armées.

Sous la conduite d'officiers de la cinquième arme, nous avons visité successivement plusieurs usines en pleine activité. Nous nous abstenons volontairement de précisions inopportunes. Quelque intérêt qu'il s'attache aux opérations multiples de la construction des moteurs, il vaut mieux demeurer en deçà que d'aller au delà des limites

de la discrétion à propos d'un sujet de cet ordre.

Cette première visite s'acheva sur le champ d'aviation d'Issy-les-Moulineaux par des vols d'aéroplanes de ces types nouveaux. Nous avons vu évoluer un nouveau biplan très rapide que les gens du métier considèrent comme supérieur au Fockler allemand dont il a été parlé ces temps-ci.

Les avions-canoniers qu'il nous fut donné de voir voler et tirer, nous semblent des engins d'une grande puissance défensive dont on ne prévoyait pas l'existence au début de la guerre.

Et cette considération amène à une réflexion qui domine tous les problèmes de l'aéronautique militaire, à savoir que l'aviation, depuis l'ouverture des hostilités, a subi une évolution plus rapide et plus radicale que celle d'avant la guerre. Et, actuellement, en pleine guerre, c'est la lutte ininterrompue pour l'avantage momentané du matériel. Il s'agit de faire aujourd'hui mieux que l'ennemi hier, avec cette conviction que celui-ci s'attachera lui-même à faire mieux demain, et que nous devrons de nouveau le distancer.

Tel est le schéma de la guerre industrielle qui se poursuit parallèlement à la lutte militaire.

L'école

A Chartres, où nous allâmes mardi, nous fûmes initiés au fonctionnement d'une école de pilotes.

Le but de ces écoles est de fournir aux armées combattantes des pilotes et des mécaniciens en nombre suffisant et pourvus de l'instruction désirable le plus économiquement possible pour les finances de l'Etat et en utilisant au mieux les ressources en hommes et en matériel.

L'école de Chartres, où M. R. Besnard, sous-secrétaire d'Etat de l'Aéronautique militaire, a reçu les représentants de la presse, est dirigée par un officier de grand mérite. Elle comprend trois terrains distincts qui correspondent aux trois stades de l'instruction intensive et presque exclusivement pratique qui y est donnée.

L'enseignement dure de 65 à 70 jours dans la mauvaise saison et peut s'abaisser à 45 dans les belles périodes.

Indépendamment des épreuves d'aviation proprement dites, l'examen du brevet comprend la lecture des cartes, le maniement des appareils de visibilité, etc.

Les résultats obtenus par l'école sont suffisamment qualifiés si l'on observe que la moyenne des accidents mortels est de 0.4 0/0 et que les effectifs demandés par le commandement pour le 1^{er} avril ont été atteints le 2 février, soit avec deux mois d'avance.

Ajoutons que l'école de Chartres comprend également des ateliers importants.

Au front

La troisième journée de voyage était consacrée à la visite de deux importantes formations aéronautiques de la zone des armées.

La plus qu'ailleurs, la discrétion s'impose pour le détail. Disons simplement qu'il faut avoir vu nos aviateurs au front pour se faire une idée de leur physionomie véritable, de leur héroïsme simple. Ils ont l'habitude...

Le groupe que nous avons visité tout d'abord nous a permis de considérer une formation en possession des appareils « les plus vites ». C'est à eux que revient la charge des reconnaissances à longue distance.

L'un des aviateurs présents exécutera tout à l'heure quelques vols sur le biplan rapide dont nous parlons plus haut. Un camarade commente pour nous sa virtuosité de manœuvre comme s'il s'agissait d'une expérience scientifique ou sportive.

L'un des services les plus intéressants de ce groupe, c'est celui de la photographie aérienne. Nous avons vu, dans cet ordre, des clichés d'un intérêt passionnant.

Ayant visité ce nid des avions de chasse, nous sommes allés loin, très loin, voir celui de leurs grands frères, les avions de bombardement, les gros biplans chargés de projectiles.

L'impression est tout autre, mais non moins exaltante. On nous montra à des biplans à service qui peuvent être dits historiques, ayant participé à des actions retentissantes.

Ce sont les « cuirassés » de l'aviation. Il en est qui sont au front et travaillent depuis huit mois!

Un détail de tactique qui, pensons-nous, peut être publié sans inconvénient : lorsqu'une escadrille a opéré un bombardement, le dernier avion qui passe sur l'ennemi est l'avion photographe. Son rôle est de rapporter l'image des résultats obtenus.

Voilà, résumée très brièvement, la relation de ce voyage incontestablement très instructif, duquel il serait peu raisonnable de tirer des conclusions définitives, d'autant qu'il s'agit d'une matière en perpétuelle transformation et dont la valeur dépend de cette nécessité même d'évoluer sans répit. Mais il n'est pas possible de considérer de près la vie de la cinquième arme française sans rendre hommage à ses travailleurs et à ses héros.

Ah! si l'APPAM pouvait être déclaré "indésirable"!

Il est de plus en plus difficile de deviner les décisions qui seront prises par le gouvernement américain, au sujet du navire : l'Appam, dont nous racontions, hier, la bizarre odyssée. Les nouvelles qui nous parviennent de différentes sources sont, en effet, vagues ou contradictoires.

De New-York on nous télégraphie :

Selon un rapport des autorités parvenu à Washington, le lieutenant Berg demande seulement du charbon et des provisions pour une période de courte durée. Il ne réclame aucun délai pour effectuer des réparations.

Pour le lieutenant Berg, l'Appam constitue bien une prise de guerre.

Le point intéressant du rapport est que le rapporteur ne croit pas que le *Mæve* ait capturé l'Appam. Il pense que l'exploit fut accompli par un autre croiseur auxiliaire plus grand et plus rapide.

Le comité de neutralité a commencé ce matin une enquête préliminaire sur la détermination du statut réel du bâtiment et des personnes qu'il avait à bord.

Les Allemands ont déjà attiré l'attention sur ce fait que, si le vapeur constitue une prise allemande, l'équipage doit être interné jusqu'à la fin de la guerre. Un traitement semblable devrait être appliqué aux canonnières des autres bâtiments anglais se trouvant à bord de l'Appam et qui opposèrent à leur agresseur une héroïque résistance.

Les passagers sont-ils libres?

Si le statut des équipages est complexe à préciser, il semble en revanche que la situation des passagers soit plus simple : leur mise en liberté s'impose. N'est-elle pas déjà accordée? On le croirait à lire cette dépêche :

« Parmi les personnes qui étaient à bord de l'Appam et qui ont été remises en liberté, se trouvent 14 indigents, dont quelques-uns sont des prisonniers allemands en route pour l'Angleterre et auxquels les autorités de l'immigration refusent l'entrée aux Etats-Unis.

» On croit que ces prisonniers resteront néanmoins à la charge des Etats-Unis jusqu'à la fin de la guerre, car il est impossible de les renvoyer en Allemagne. »

L'« Appam » serait bien « prise de guerre »

Tard dans la journée, le département d'Etat a annoncé que l'Appam devait être considéré comme prise de guerre. Cette déclaration a été toutefois presque immédiatement retirée, mais l'impression générale est que cette décision a réellement été prise par la commission d'enquête, et quoiqu'elle n'implique aucune obligation pour le gouvernement, elle influencera l'action du département d'Etat.

La décision du gouvernement américain ne saurait, en tout cas, être prise sans aucune réflexion. M. Lansing doit trouver, en cette espèce, ample matière à études juridiques.

Comme le remarque, en effet, le *Daily Graphic* la situation actuelle de l'Appam crée un problème qui va donner un nouveau tourment au président Wilson. Les Allemands prétendent évidemment que le navire, par le fait d'avoir été capturé, est devenu un croiseur auxiliaire allemand et que, par conséquent, il doit être retenu par les Etats-Unis jusqu'à la fin de la guerre et retourner ensuite en Allemagne. Mais il est au moins également légitime de prétendre que, comme les Allemands n'ont pas transporté leur prise dans l'un de leurs propres ports, ils n'ont pas acquis le droit de propriété et, par conséquent, le navire demeure un navire marchand britannique.

Le raid des Zeppelins en Angleterre

Le bilan officiel des pertes

Le Bureau de la Presse communique la note suivante :

Le compte rendu par lequel un télégramme de Berlin, en date du 1^{er} février, prétendait décrire l'effet de l'incursion aérienne allemande du 31 janvier est totalement inexact.

Il fournit une nouvelle preuve du fait que les agresseurs étaient absolument incapables de se rendre compte de leur position ni de diriger leur marche avec le moindre degré de certitude.

Depuis la publication des derniers chiffres, on a signalé un certain nombre de cas de blessures légères pour la plupart, et de deux ou trois morts de plus, de sorte que le chiffre des pertes est de 59 tués dont 33 hommes, 20 femmes et 6 enfants; 101 blessés dont 51 hommes, 48 femmes et 2 enfants, soit au total 160 dont 84 hommes, 68 femmes et 8 enfants.

Quant aux dégâts, deux églises ont été fortement endommagées et la salle d'assemblée de la paroisse a été détruite; quatorze maisons ont été démolies et un grand nombre endommagées plus ou moins gravement, ayant des portes et des fenêtres arrachées.

Quelques dégâts de faible importance ont été causés, sur deux points, aux dépendances d'un chemin de fer.

Deux usines seulement, d'aucune importance militaire, et une brasserie ont été gravement endommagées.

Au total, les bombes signalées dépassent jusqu'à présent le chiffre de 300; beaucoup d'entre elles tombèrent dans la campagne où elles n'occasionnèrent aucun dégât.

Ce que fut le bombardement

On donne les détails suivants sur le dernier raid des zeppelins sur l'Angleterre :

Les zeppelins arrivèrent sur la côte de Norfolk lundi, à 5 heures de l'après-midi. L'un d'eux laissa tomber un billet disant : « Nous reviendrons plus tard. » Il était 5 heures du matin, mardi, quand le dernier dirigeable quitta l'Angleterre.

Les dégâts les plus importants ont été causés dans le comté de Stafford, où 90 personnes ont été tuées ou blessées.

La première impression qu'on y eut de la présence de l'ennemi fut l'extinction des lumières dans les théâtres et les cinémas, qui continuèrent cependant leurs représentations à la clarté des bougies. La population demeura calme.

Les zeppelins se servaient de projecteurs dont ils éclairaient la scène du désastre.

Un mécanicien de chemin de fer fit 7 miles à toute vitesse pour atteindre un tunnel, où le train s'arrêta une heure.

Le juge qui mena l'enquête dans le comté de Lincoln déclare que, sur cette région, cinquante bombes furent lancées, tuant trois personnes.

L'Angleterre exige des représailles

Rappelant les crimes des zeppelins, notre confrère le *Daily Graphic* écrit :

Discuter avec une race qui possède une pareille mentalité serait aussi raisonnable que de discuter avec des loups ou des rats. Notre affaire est d'écraser les Allemands, et dans ce but tous nos efforts doivent se concentrer sur la destruction de leurs forces et de leur outillage militaires. Pour accomplir cette œuvre, nous avons le droit de nous servir des mêmes armes qu'eux, celles dont ils se servent et de la même façon. Nous avons hésité pendant un temps à employer les gaz dans la guerre de tranchées, mais nous sommes forcés maintenant, pour notre défense personnelle, de le faire.

Ce nouveau raid aura pour résultat de faire redoubler d'efforts aux Anglais pour aboutir à la punition des assassins.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 3 Février (550^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Nuit calme. Aucun événement important à signaler.

Hier, en fin d'après-midi, après un bombardement assez vif, les Allemands ont esquissé une attaque sur nos positions du bois des Buttes (nord de l'Aisne, région de la Ville-au-Bois).

Le déclenchement immédiat de nos tirs de barrage et de notre feu d'infanterie a arrêté net leur débouché.

VINGT-TROIS HEURES. — Au nord de l'Aisne, bombardement des tranchées ennemies du plateau de Vauclerc et de la Ville-au-Bois. Des troupes en mouvement, signalées sur la route de Berry-au-Bac à Juvincourt, ont été prises sous notre feu.

En Argonne, lutte de mines très active. Nous avons fait sauter de nombreux fourneaux qui ont bouleversé les travaux souterrains de l'ennemi : un aux Courtes-Chaussées, un autre à la Fille-Morte, quatre à la cote 285 (Haute-Chevauchée) et trois à Vauquois. Entre la cote 285 et la Haute-Chevauchée, des fractions ennemies ont tenté contre nos petits postes une attaque qui a été arrêtée après une lutte d'artillerie et de grenades.

Sur les Hauts-de-Meuse, nous avons fait sauter une mine dans les bois des Chevaliers et bombardé Saint-Maurice-sous-les-Côtes (nord d'Hattonchatel).

En Alsace, au sud de la Thur, un tir de notre artillerie a provoqué un incendie dans les cantonnements ennemis de Cehlenberg (nord-est de Burnhaupt).

DERNIÈRE HEURE

Par quel mystérieux corsaire l'APPAM fut-il capturé ?

OLD POINT COMFORT (Virginie). — Une chaloupe, ayant à bord les fonctionnaires consulaires anglais, a accosté hier soir l'Appam et a emmené à terre sir Merewether, MM. James et Fuller, passagers anglais, ainsi que les capitaines des six navires coulés en cours de route par le corsaire.

Dans une interview, M. Fuller a dit qu'indépendamment de deux canons, l'avant du corsaire était armé de deux tubes lance-torpilles.

Sir Merewether dit que le Moeve était un vaisseau de 3.500 à 4.000 tonnes, originairement équipé pour le transport des fruits; par contre, les capitaines sort de l'avis que le Moeve est le Ponga transformé récemment. Le pont aurait été renforcé pour pouvoir porter des canons, les canons à l'avant étaient cachés par un faux gaillard de tête; deux canons étaient montés à l'arrière. Le corsaire avait un équipage de plusieurs centaines de matelots, dont les uns portaient le nom du Moeve sur leurs bérets et les autres celui du Ponga; ce nom figurait également sur les livres du bord.

Tous reconnaissent qu'ils ont été bien traités, mais les provisions touchaient à leur fin dans les derniers jours du voyage; l'eau douce était réservée comme boisson.

Le Clan-Mactavish a fait une belle résistance contre le corsaire, puis il a coulé de deux explosions intérieures. Quinze hommes de l'équipage ont été tués et plusieurs autres blessés.

Le combat dura plus d'une heure et les Anglais ont résisté très courageusement.

Les pirates continuent...

Une série de dépêches nous parviennent qui nous annoncent de nouveaux crimes allemands :

LONDRES. — Le Lloyd annonce que le vapeur anglais Belle-of-France a coulé. L'équipage européen et vingt-deux lascars ont été sauvés; dix-neuf lascars manquent.

LONDRES. — Le Lloyd annonce que le vapeur anglais Chaschill, allant de New-York au Havre, a coulé le 18 janvier. L'équipage a été sauvé par le steamer espagnol Mar Adriatico.

ROTTERDAM. — Ce matin, le navire à moteur hollandais Artemus a été torpillé à 8 milles du bateau-phare de Noordlinder.

AMSTERDAM. — Le navire hollandais Artemus, arrivé à Hoek-van-Holland, rapporte que c'est un sous-marin allemand qui l'a attaqué, lui causant une voie d'eau.

Les Allemands sont montés à bord de l'Artemus et ont ordonné que les lumières soient éteintes.

François-Joseph reçoit M. Helfferich

D'après un télégramme de Vienne à l'agence Wolff, l'empereur François-Joseph a accordé une longue audience à M. Helfferich, à Schönbrunn.

Nouvelles et Dépêches

LE HAVRE. — M. Segers, ministre des Chemins de fer et des Postes et Télégraphes de Belgique, a adressé un télégramme de condoléances à M. Marcel Sembat, ministre des Travaux publics, à l'occasion de la catastrophe de Saint-Denis.

ROME. — Le total des souscriptions à l'Emprunt national 5 0/0 enregistré au bureau du Consortium s'élève au 31 janvier à la somme de 2.410.000.000 de lire. La souscription sera close le 1^{er} mars.

MOURDEN. — Quinze mille paysans ont saccagé le bureau d'administration du chef du district, à Kwang-tsiensin, près d'Antung; ils accusent ce chef de malversations dans la perception des impôts.

NEW-YORK. — Les hangars d'une fabrique d'armes de la Compagnie Savage, à Utica (Etat de New-York) ont été détruits par un incendie. Malveillance ?

Deux nouvelles victimes de la catastrophe de Saint-Denis

Deux nouveaux cadavres ont été reconnus à la Morgue. Ce sont ceux de M. Ducamp, négociant en nouveautés, descendu à Paris 7, cité Bergère, et celui de Mme Letellier, soixante et onze ans, fleuriste, demeurant à Paris, 35, rue du Cherche-Midi.

Boire aux repas
Vittel - Grande Source

Une escadrille autrichienne bombarde la côte italienne

ANCONA. — Ce matin, vers 7 heures, quatre contre-torpilleurs, appuyés par un croiseur, ont bombardé le port de San Vito et les installations du chemin de fer d'Ortona à la mer.

Les dégâts matériels, les seuls qui aient été causés, sont peu importants.

La population a conservé son calme et, de plusieurs points du littoral, l'artillerie de marine a canonné vigoureusement la flottille ennemie et l'a obligée à s'éloigner.

[San Vito et Ortona, petits ports italiens sur la côte de l'Adriatique, en face et à la hauteur de Cattaro.]

Les Autrichiens terrorisent Cettigné

L'Idée Nazionale de Rome reçoit de son correspondant de Durazzo d'édifiants détails sur la manière forte inaugurée par l'Autriche dès son installation à Cettigné. La terreur y est à l'ordre du jour. Les forces policières, sous la conduite du baron Hulpka, l'ancien attaché militaire autrichien, n'ont pas tardé de brimer la population. Perquisitions chez les notables, arrestations en masse des suspects, déportation immédiate des amis de l'Entente dans les camps de concentration, rien n'a manqué. La potence a été dressée en permanence sur les places publiques. Plusieurs pendaisons ont eu lieu. On signale parmi les victimes des cours martiales I. et R. plusieurs hebdomadaires coupables de sentiments austrophobes. Deux de ceux-ci, que la déclaration de guerre avait surpris à Cettigné, viennent d'y être exécutés par la corde, sur la place de la Cour, face à la maison du héros populaire, le voïvode Plamenatz. Ce navrant spectacle lui aura du moins été épargné. Plamenatz est mort, centenaire, aussitôt sa ville natale occupée par l'ennemi. Est-il besoin d'ajouter qu'un service minutieux d'espionnage avait préparé la voie à ces représailles autrichiennes? Les espions foisonnent dans le pays tout entier; ils viennent de se révéler les maîtres de Cettigné.

Un zeppelin sombre dans la mer du Nord

LONDRES. — Le secrétaire de l'Amirauté annonce que les marins d'un chalutier, qui en ont informé les autorités navales, ont aperçu un zeppelin en train de couler dans la mer du Nord.

Après le raid des zeppelins sur l'Angleterre

LONDRES. — La Cour centrale criminelle, après avoir examiné le résultat de l'enquête relative au raid des zeppelins sur le Staffordshire, qui a causé la mort de treize personnes, a rendu, aujourd'hui, son verdict.

Le kaiser, le kromprinz et l'Allemagne sont convaincus de meurtre avec préméditation.

Enfin des représailles !

On mande de Salonique au Daily Chronicle : Quatorze avions français ont bombardé le camp ennemi de Petrich, en représailles du bombardement de Salonique par un zeppelin. Volant bas, les aviateurs ont pu infliger des pertes considérables.

Deux divisions italiennes débarquent à Rhodes

GENÈVE. — La Constanzer Zeitung apprend de Budapest que deux divisions italiennes auraient débarqué à Rhodes.

Le gouvernement sans mandat

GENÈVE. — On mande de Vienne que les ministres monténégrins, M. Radolich Popovitch et le général Bosovitch, prétendent que de la volonté du roi Nicolas, ils représenteraient le gouvernement monténégrin, mais que le roi Nicolas n'aurait pas eu le temps de leur remettre de pleins pouvoirs écrits.

Les plus graves désordres continuent au Portugal

MADRID. — L'Imparcial reçoit du Portugal des nouvelles annonçant la continuation des désordres à Lisbonne.

Dans la rue du Tabac, une bombe a tué un brigadier et blessé deux gardes républicains.

Les agresseurs ont été dispersés à coups de revolver. Dans d'autres quartiers, plusieurs bombes ont fait explosion, causant des dommages matériels.

Les autorités, prévenues, ont pris des mesures de précaution et ont fait occuper militairement le palais du gouverneur.

Les syndicats ouvriers ont été entourés de cordons de troupes. Les grévistes cherchent à amener une grève générale.

La circulation des tramways est suspendue.

Tous les détenus ont été enfermés à bord des navires de guerre.

L'agitation s'est étendue à Soutabal, San-Pedro, Portel, Redondo, Montemor, où le maire a été torturé et ensuite assassiné. A Aguas de Santarém, Folgoroa et dans d'autres endroits, la foule a envahi les greniers des cultivateurs et a emporté les céréales.

Des troupes ont été envoyées dans ces localités.

Cependant, la légation portugaise à Paris nous communique la note suivante :

Au contraire de ce qui est annoncé par des nouvelles provenant de Madrid, les troubles provoqués dernièrement à Lisbonne par le renchérissement des vivres ont été immédiatement réprimés et n'ont pas eu de suites. La nouvelle d'un attentat contre le ministre de la Justice, ainsi que celle d'un incendie au palais de Bélem, n'ont aucun fondement.

La Suisse poursuivra les manifestants de Lausanne

On mande de Berne à la Gazette de Thurgovie que dès qu'il sera en possession des rapports de police de Lausanne le Conseil fédéral prendra une décision au sujet de la procédure à suivre pour la répression pénale. Il paraît certain que les coupables seront poursuivis en vertu de l'article 44 du Code pénal fédéral, qui punit d'un emprisonnement ou d'une amende quiconque viole le territoire étranger ou commet tout acte contraire au droit des gens. Si le Conseil fédéral décide d'appliquer cet article, l'instruction sera confiée au juge d'instruction fédéral pour la Suisse romande et le ou les prévenus seront déférés aux assises fédérales.

Mesure de prudence

Hier matin, avant le jour, le consulat allemand de Lausanne a fait replacer son écusson sur la façade de l'immeuble dans lequel il a ses bureaux, mais il a ordonné qu'il fût fixé trois mètres plus haut qu'auparavant.

Les colonels espions renvoyés devant le tribunal militaire

BERNE. — Le juge d'instruction, le colonel Dubuis, a terminé son enquête à l'égard des colonels Egli et de Wattenwyl; il conclut au renvoi des inculpés devant le tribunal militaire de la 5^e division.

Le conseiller national Scherrer, avocat du colonel Egli, est arrivé à Berne pour commencer l'étude du dossier.

On remarque, dans une librairie de Lausanne, les portraits des colonels Egli et de Wattenwyl. Sous ces portraits, le libraire a écrit le mot « vendus ». La foule, amusée, défile devant le magasin.

A colonels félons soldats indisciplinés

GENÈVE. — Au sujet de l'affaire des colonels, le Démocrate apprend qu'un certain nombre de soldats de la première et de la deuxième division ont fait circuler une déclaration disant qu'ils ne répondront pas à l'ordre de marche avant que les colonels Egli et Wattenwyl aient été condamnés. Le Démocrate dit que de pareilles manifestations sont incompatibles avec la discipline et que la félonie des deux colonels n'est pas une excuse à cette indisciplinerie.

Ayuntamiento de Madrid

Près de Salonique — Le convoi sur les crêtes



Ce n'est pas la frise du Parthénon : mais ces modestes chevaux profilés sur le crépuscule du ciel d'Orient participent, eux aussi, à des actions glorieuses. Ils vont porter des munitions aux avant-postes, où les soldats alliés attendent toujours l'attaque.

Le général Cousin décore son propre fils



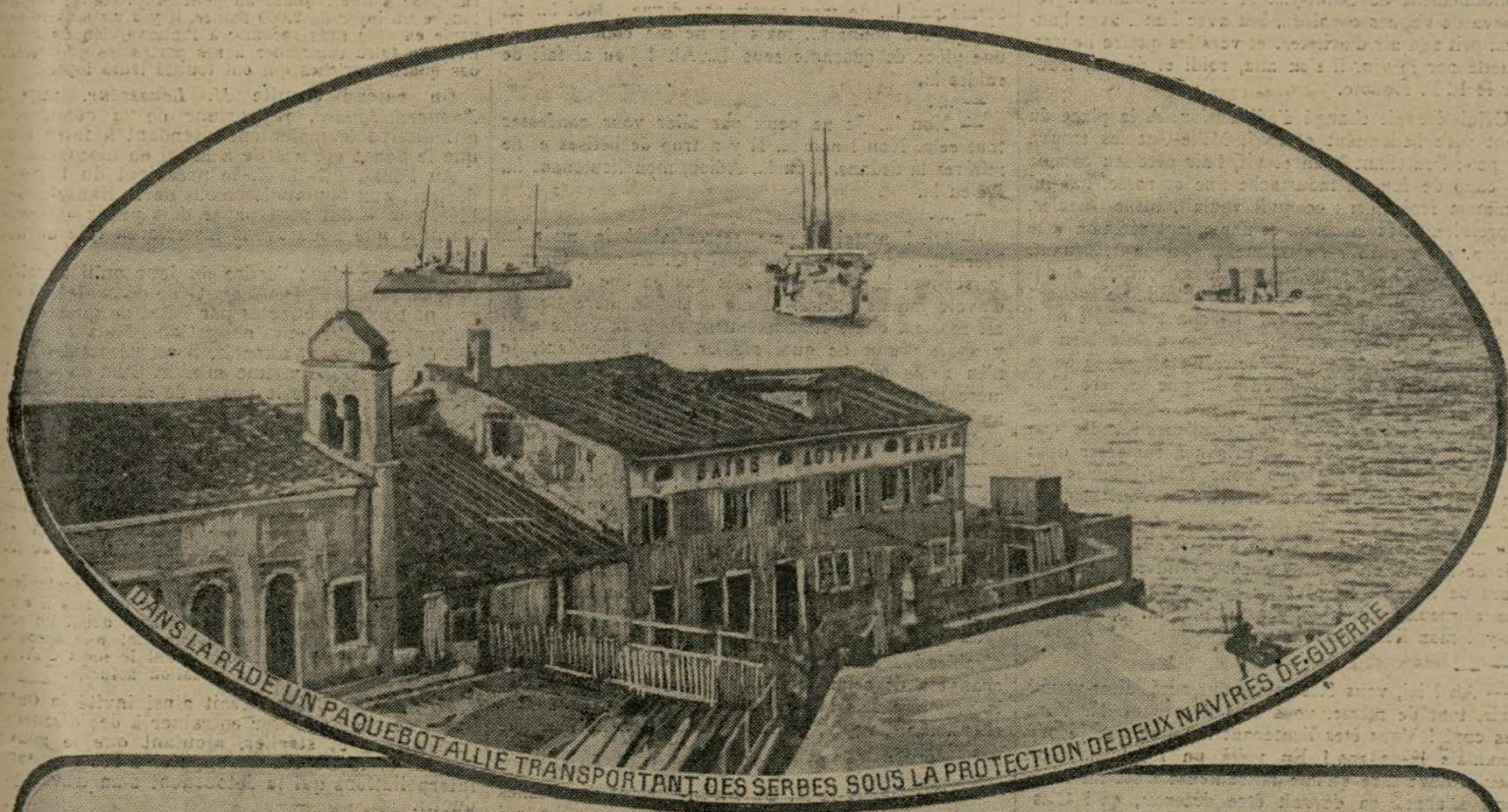
Une prise d'armes a eu lieu hier dans la grande cour d'honneur des Invalides. Au cours de cette cérémonie qui avait attiré une nombreuse assistance, le général Cousin a remis une croix d'officier et dix croix de chevalier, cent une médailles militaires et vingt-trois croix de guerre. Parmi les décorés figurait son propre fils, et ce fut pour cet officier une minute émouvante, lorsqu'il épingla l'insigne sur la poitrine du jeune brave.

L'heure de la faction, à Salonique



Un soldat français a pris faction, non loin de Salonique. Seul sur ce point de la côte, il songe peut-être à la victoire, aux glorieux retours. Devant lui, la calme mer fait jouer les couleurs de son prisme sous les derniers rayons du soleil, alors qu'au loin s'étire la frise redoutable de l'escadre alliée.

Les Serbes à Corfou



De nombreux détachements serbes ont été débarqués à Corfou, sous la protection des navires alliés. Une partie de ces troupes a été logée dans la vieille forteresse construite jadis par les Vénitiens à l'entrée du port corfiote.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Chanson de Roland

(Le conte Roland) gist desoz un pin
... Desur son braz teneit le chief enclin :
Jointes ses mains est alez a sa fin.

On l'appelait Mille-Gueules, car il avait assez de soif et de blague pour leur trouver à toutes de l'emploi.

— Eh bien ! moi !... — déclarait-il ce matin-là — je vas me payer une journée chauffée et faire un vrai diner avec un feu dans le dos et le ventre à table. J'ai un truc épataant : je vas aller me confesser.

— T'es pas louftingue ?

— Suffit !... Le capitaine est un bon garçon, mais c'est l'archi-bigot. Il est né les mains jointes, avec le catéchisme dans la cervelle, le carême dans le ventre et avec l'esprit de plaisanterie du Saint-Esprit. Droit tout de suite, je vas lui aller raconter que j'ai un cas de conscience... quèque chose qui me gratte la conscience comme qui dirait une bande de pucès... qu'il faut que j'aïlle me confesser... qu'il faut que j'aïlle à Saint-J... trouver le Père Nollote. Un bon bougre, qui est plein d'amitié et qui paye à diner à son homme quand c'est « une brebis galeuse ramenée dans le bon chemin », dit-il. Or, je suis tout à fait l'individu qu'il lui faut !... la vraie brebis galeuse !... Si je n'ai pas mon diner, c'est qu'il n'y a plus sur terre ni brebis, ni gale, ni Bon Dieu... »

La grande arsouille arriva vers onze heures au cantonnement de Saint-J... Il rôda... gouailla... retrouva de vagues copains... but avec l'un... avec l'autre... prit son air d'artiste... et vers les quatre heures, fouetté par le vin, il s'en alla, roidi et décidé, trouver le R. P. Nollote.

Celui-ci avait changé d'affectation. A la place du riant père bedonnant et ravi, Mille-Gueules trouva un petit lieutenant brun et vif, l'air pète-sec comme un coup de feu, la moustache fine et rosse, qui lui demanda froidement ce qu'il voulait. Mille-Gueules, impressionné, fit la bête... et finalement réclama « le curé ». « Le curé ?... c'est moi... », fit le lieutenant. Mille-Gueules, assommé, bégaya... bredouilla... et devant le regard pénétrant qui le fouillait... ne sachant ni quoi faire ni quoi dire... il lâcha tout... Et qu'il était un pauvre bougre !... Et que c'était bien là encore sa fichue chance !... que ce n'était pas la peine alors d'être une brebis galeuse !... que le père Nollote, lui, du moins, payait à diner !... Pourquoi que le père Nollote était parti, d'ailleurs ?... Et que quand il y avait 8 jours de prison à ramasser dans la section, c'était toujours pour Mille-Gueules !... On avait peur de lui faire tort en ne les lui donnant pas !...

« ... Et puis, zut !... Je vois bien qu'aujourd'hui en fait de bon diner, je vais encore venu récolter huit jours de tôle !... en prendre pour mon grade, avec une engueulade comme pousse-café !... Allons, allez-y ! mon lieutenant !... »

— Ah ! ici, vous êtes seulement curé, dites-vous ? Mais, tout de même, vous êtes lieutenant !... Vous êtes curé ! Vous êtes lieutenant ! Est-ce que je m'y reconnais là-dedans ! En voilà un fourbi !... Bon Dieu, autant dire qu'une mitrailleuse c'est un bémol ! D'abord ça devrait être défendu, ça ! C'est vrai : on se confesse, on est absous !... et puis on est foutu dedans !... et tout ça par le même type ! Zut alors ! D'ailleurs, la confesserie, c'est de la blague !...

— Vot' Bon Dieu !... D'abord, s'il avait eu pour deux sous de cœur, il m'aurait donné un père et une mère, comme à tout le monde !... C'était pas difficile, ça, cependant ! Mais la terre... c'est le grand pays des misérables. Les gens riches regardent autour d'eux à travers les pièces de 100 sous... et ils voient le monde couleur sucrier d'argent. Le soleil, pour eux, est tout en pièces de 20 francs. Et puis donc, si je suis si cochon que je le suis, la faute à qui ?... Si vot' Bon Dieu avait eu seulement le quart de cervelle de moi... (remarquez que je ne lui demande pas d'être une intelligence universelle) ... eh bien ! jamais il ne m'aurait placé comme enfant assisté chez le père Brenot ! Il m'aurait choisi de braves gens. Il m'aurait trouvé, par-ci par-là, un peu d'amitié... au lieu de ne me donner rien que les coups de pied au ... du père Brenot, et les verres d'eau-de-vie de la mère Brenot !... Car en fait de

repas chez elle, il y avait la bouteille de goutte et de temps en temps une soupe avec le goût de puits, et pas d'autre assaisonnement que d'être mangée chaude. Aussi, quand la mère Brenot est morte, deux ans après son mari (car je n'avais pas pu me décider à la quitter... cette vieille sans de sou), alors j'ai pris du bon temps. Parbleu, j'avais un arriéré de vingt ans de boyaux à graisser !... Aussi, j'ai fait mon salut sur terre à coups de rôtis, et en me tapisant de dévotions au vin blanc le fin fond de l'estomac !...

— Non ! non !... mon lieutenant ! Votre pitié est mal placée. D'ailleurs, je suis déjà saoul... La preuve : toutes les idioties que je vous dis. Mais vous ne m'en voulez pas : vous êtes un bon type.

— Ça, oui ! J'aurais même eu la citation si je n'avais pas été si gouape. Encore plutôt que je sois un lâche !... Car le N° d'infanterie, c'est la grande entreprise de démolition de Prussiens. C'est la grande déboucherie ! Ça me va !...

— L'âme ?... Mais, mon âme, elle ne craint rien. Elle est solide. Elle est bâtie en zinc de bistrot, et elle trempe dans le trois-six. Les Prussiens me peuvent tirer dessus : ils peuvent me démolir la gueule, ce qui sera embêtant pour boire. Mais le goût de l'apéritif... c'est chez moi de la vraie immortalité !...

— Oh ! pas de ça, mon lieutenant !... N'allez voir pas vous faire de la bile et du mauvais sang à propos de moi !... Non, pas de ça !... Pas de ça !... Car, moi... entendez-vous bien... moi... je me trouverais vauré dans la boue à y crever... que je me ramasserais pas !... Je n'en serais pas digne... Moi !... tel que je me connais... mais je ne me confierais pas une pièce de quarante sous !... Ah ! j'en ai fait de raides !...

— Non !... Je ne peux pas aller vous confesser tout cela. Non ! non !... Il y a trop de bêtises et de misères là-dedans. Non !... Adieu, mon lieutenant !... Adieu !...

— Oh ! merci de me serrer ainsi la main !... Merci !... Je ne vous oublierai pas. Et puis, tenez : laissez-moi !... car je ne sais pas ce que c'est que d'avoir jamais pleuré. Même quand la mère Brenot est morte... elle s'était tellement soulé la veille qu'il y avait plutôt de quoi rigoler... Et cependant, je n'en avais guère envie, car, après tout, c'était la mère Brenot, et elle m'aimait à sa façon : avec une amitié au ratafia. Mais, c'est curieux... en parlant d'elle, je pleurais presque !...

— Ça, c'est vrai ; je l'avoue : je crâne comme cela. Mais, au fond du cœur, je me fais pitié.

— Oui, j'avoue encore cela : tout comme un autre, j'aurais eu besoin d'un bout de prière. Mais la peur d'être une gourde a fait de moi un lâche.

— Ah ! il serait en face de moi... le père des misérables ?... Eh bien ! voilà un voisinage qui me changera de celui des Boches !... Oh ! ce n'est pas la première fois que je le sens comme ça m'approcher... Mais, voyez, je n'ose jamais rien lui dire que des blagues.

— Ces larmes-là !... Oh ! n'en parlons pas ! Elles ne viennent pas de moi. C'est un autre, en effet, qui a pris ma place et ma voix.

— Oh ! vous ne m'apprenez rien ! Je sais bien, en effet, qu'il est là !... Je le sens dans mon cœur !... Mais où voulez-vous que je lui trouve les deux bouts de prière pour lui parler ?... Et comment lui parler ? Quelle position de tir ? Debout ? A genoux ? Couché ? Commandez !...

... Et le commandement vint. Quelque chose de grand et de sacré courba l'être dans la poussière d'ici-bas. Le divin dialogue entre les péchés et le pardon commença son murmure.

... Quand ce fut fini : « Mon lieutenant ! C'est certain : j'oublierai ces prières-là ! Et bientôt, je le sais, il faudra mourir, et j'aurai à lui parler !... »

— Eh bien ! vous lui direz simplement : « Puisque j'ai été si peu gâté sur terre... vous, mon ami, mon père... prenez-moi dans vos bras !... »

Quelques jours après, Mille-Gueules est tué dans un coup de folle bravoure. Le voici : il gît sous un pin... Sur son bras, il tient la tête inclinée. Les mains jointes, il est allé à sa fin.

... C'est une bien vieille façon de mourir.

Gaston Roupnel.

La Chambre discute sans hâte la question des loyers

C'est la deuxième séance que la Chambre consacre au problème des loyers. Quatre orateurs, dont trois appartenant au groupe socialiste unifié, ont tenu la tribune.

C'est tout d'abord M. Aristide Jobert, l'inévitable M. Jobert, qui regrette que la commission ait ajourné le projet sur les baux ruraux.

M. Pierre Laval, également député socialiste, mais orateur de talent, discute ensuite la thèse précédemment soutenue par M. Lairolle partisan d'indemnités pour les propriétaires.

Si vous donnez une indemnité à ces derniers, dit-il en substance, il faut décider que tous ceux qui ont subi un dommage quelconque du fait de la guerre auront droit à la réparation de ce dommage ; que les ouvriers auront droit au remboursement des salaires dont ils ont été privés ; de même pour les membres de professions libérales, pour les paysans. Le problème devient alors si vaste qu'il est insoluble !

Très applaudi, M. Pierre Laval déclare qu'il n'est pas possible de faire aux propriétaires des promesses qui seraient fallacieuses.

Dans le projet sur la réparation des dommages de guerre, il est dit que les propriétaires des immeubles détruits par l'ennemi n'auront droit qu'à leur valeur en capital. Veut-on favoriser les auteurs, créer deux France, deux catégories de propriétaires ?

Après la guerre, conclut M. Laval, vainqueurs et vaincus seront écrasés au point de vue financier. Il ne faut pas promettre aux propriétaires ce qu'on ne pourrait leur donner. Quant au petit propriétaire, celui qui touche un loyer de 2.000 francs, il y a un moyen de lui venir en aide sans recourir à l'intervention de l'Etat : c'est de faire contribuer à ses pertes les propriétaires des quartiers riches qui ont touché leurs loyers.

On entend ensuite M. Levasseur, puis M. Edouard Ignace, rapporteur de la commission, qui dissipe le malentendu tendant à faire croire que le Sénat est hostile à la loi en discussion.

Au Sénat, dit-il, M. le président du Conseil a déclaré, aux applaudissements de la Haute-Assemblée, que « qui peut payer doit payer ». C'est la formule que nous avons inscrite en tête de notre projet.

De même, dans l'ordre du jour qu'il a voté, le Sénat a proclamé la nécessité de démontrer à ceux qui ne sont pas affectés par l'état de guerre qu'ils doivent remplir leurs obligations. Mais à ceux qui ont été gravement affectés, il est nécessaire que le pouvoir législatif vienne en aide. C'est de ces principes que s'inspire le projet de la commission.

M Aristide Briand convie la Chambre à un travail productif.

Au début, M. Aristide Briand avait fait ajourner sine die l'interpellation de M. Emile Constant sur les incohérences de la censure.

Nous avons consacré une longue séance à cette question, dit le président du Conseil ; j'ai lieu de croire que le débat est épuisé.

La Chambre est saisie de problèmes importants qui ont un lien avec les événements sur lesquels il est indispensable qu'elle se prononce à bref délai. Le projet sur les loyers comportera notamment une discussion assez longue qui doit aboutir avant le mois d'avril, si nous voulons sortir de la situation actuelle.

M. Aristide Briand avait ainsi invité la Chambre à ne pas se laisser entraîner à des discussions passionnées et stériles, ajoutant que le gouvernement était disposé à s'opposer à ces incessantes interpellations qui la détournent d'un travail productif.

Au Sénat

Une séance d'un quart d'heure. Après avoir pris connaissance d'une demande d'interpellation de M. Bepmale sur l'autorisation donnée à un prisonnier de quitter son camp d'internement, interpellation dont la date de discussion sera fixée quand le ministre de la Guerre sera présent, le Sénat a adopté la proposition de loi tendant à modifier l'article 25 de la loi du 21 Germinal an XI et à étendre le bénéfice du moratorium aux veuves, enfants ou héritiers des pharmaciens décédés en ce qui concerne les délais impartis pour la vente de l'officine.

Il s'est ensuite ajourné à jeudi prochain.

CONSTIPATION

tous les 2 ou 3 jours
un Grain de Vals
au repas du soir régularise les fonctions digestives.

L'EMPRUNT NATIONAL DE 1915

Les résultats officiels ; les frais d'émission.

La commission du budget a approuvé hier le projet tendant à l'ouverture d'un crédit de 189 millions pour le paiement du premier coupon trimestriel de l'emprunt 5 0/0.

Le rapporteur général, M. Raoul Péret, en concluant à l'adoption du projet, se félicite du succès de l'emprunt.

Les rentes souscrites ou centralisées à Paris représentent 496 millions, sur une souscription totale de 756 millions 1/2. Les souscriptions aux colonies se montent à 572.320 francs de rente ; on ignore encore les résultats de Tahiti. Sur les navires de la flotte, il a été recueilli des versements correspondant à 12.905 francs de rente. Les souscriptions centralisées en province atteignent 230.300.000 francs de rente.

Le nombre des souscripteurs français dépasse 3 millions : 2.186.364 pour les départements et 954.341 pour Paris.

L'étranger a souscrit un capital de 1 milliard environ. L'Angleterre a elle seule figure dans ce chiffre pour 602 millions, montant de 26.784 souscriptions. En Espagne, il a été recueilli 1.860 souscriptions pour un capital de 11.902.170 francs. Les souscriptions des autres pays atteignent : en Hollande, 20 millions ; en Suisse, 80 millions ; en Grèce, 4.700.000 francs ; en Danemark, 4 millions ; au Portugal, 4.500.000 francs ; en Norvège, 9 millions ; à Monaco, 6 millions ; en Egypte, 8.786.940 francs ; au Brésil, 2.336.000 francs ; en République Argentine, 10 millions ; au Canada, 12 millions ; à Tanger, 1.671.078 francs.

Ajoutons qu'au 31 décembre 1915, en tenant compte des conversions effectuées en rentes 5 0/0, il restait en circulation pour 632.345.400 francs d'obligations et pour 6.962.918.270 francs de bons de la Défense nationale.

M. Raoul Péret indique, d'autre part, les frais nécessités par le lancement de l'emprunt. Les dépenses d'impression se sont élevées à 1.070.000 francs, dont 900.000 francs pour la caisse centrale et les trésoriers généraux, et 147.000 francs pour le service de la Dette inscrite, le surplus concernant des circulaires et des barèmes.

Le ministre des Finances n'est pas encore fixé sur les dépenses occasionnées par les remises et les commissions. Il ne le sera que lorsque les décomptes des intermédiaires auront été fournis.

Les dépenses de publicité se sont élevées à la somme de 920.000 francs, dont 330.000 francs pour propagande (affiches, tracts, affichage, certificats de civisme, cinématographes) et 590.000 francs pour annonces dans les journaux de Paris et de la province.

Nouvelles parlementaires

L'enquête de la commission sénatoriale sur les raids de zeppelins

La commission sénatoriale désignée pour procéder à une enquête sur les attaques des zeppelins sur Paris et sa banlieue, composée de MM. Gaston Menier, Paul Doumer, Paul Strauss, Henry Chéron, Charles Humbert, Henry Bérenger, Lucien Cornet, Gervais, Gavini, Cazeauve, Poirson et Chabert, s'est rendue dans la région intéressée, accompagnée du général Clergerie, adjoint au gouverneur militaire de Paris, et du capitaine de vaisseau Senès, chef du service des aéronefs.

Dans sa réunion d'hier, la commission a décidé d'établir aujourd'hui le procès-verbal de son enquête et de le présenter avec ses conclusions et propositions à la commission de l'armée.

L'impôt sur les bénéfices de guerre

La commission de législation fiscale, qui, au sujet du projet relatif à l'impôt sur les bénéfices de guerre, n'était pas d'accord avec la commission du budget, vient finalement de se ranger à l'avis de cette dernière. Le texte définitif du projet sera publié incessamment.

LA CATASTROPHE DE SAINT-DENIS

Trois nouveaux corps ont été reconnus à la Morue :

Mme Dilaud, 45 bis, rue de Metz, à Cognac ; Mme Faure, mère de deux enfants, 19, rue François-I^{er}, à Cognac ; Mme Blanche Isselin, 21 ans, 22, rue des Bergers.

Trois femmes restent à identifier. Dans le corps carbonisé d'une victime, on croit reconnaître un représentant de commerce dont il sera facile de découvrir l'identité.

Le cadavre d'un homme ne tardera pas à être identifié, car on croit se trouver en présence des restes de Louis-Lucien Quentin, chauffeur, né le 8 février 1888, à Moreuil (Somme), et demeurant dans la même localité.

Neuf blessés sont encore en traitement à Lariboisière ; dix sont à l'hôpital de Saint-Denis.

Nouvelles brèves

Conseil des ministres. — Les ministres se sont réunis hier matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré. Ils se sont entretenus de la situation diplomatique et militaire. Le conseil a décidé que les obsèques des victimes du zeppelin auraient lieu aux frais de l'État lundi, à 10 heures du matin.

Un lieutenant aviateur se tue. — GENÈVE. — Un lieutenant aviateur a fait une chute dans la mer Egée et s'est tué lors d'une reconnaissance au-dessus de Salonique.

Echange de grands blessés. — GENÈVE. — Un nouvel échange de grands blessés a eu lieu aujourd'hui entre la France et l'Allemagne.

Le convoi français, à son arrivée à Genève, a été accueilli par les vivats de la foule.

Inondations en Prusse. — COPENHAGUE. — La Gazette de Voss annonce que les inondations de la Havel continuent de causer des dégâts à Potsdam et à Spandau. Dans cette dernière ville, un grand nombre de caves sont inondées.

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — Mardi 8 février, matinée à 2 heures au bénéfice de l'œuvre du Soldat blessé ou malade. Répétition générale de la *Figurante*, comédie en trois actes de M. François de Curel (en prose) : MM. de Péraudy, Théodore de Monneville ; Raphaël Duflos, Henri de Renneval ; Mmes Leconte, Françoise de Renneval ; Berthe Cerny, Hélène de Monneville.

Mardi 9 février, en soirée, première représentation (à ce théâtre), de la *Figurante*.

A l'Odéon. — Aujourd'hui, à 2 heures, matinée de gala au bénéfice de l'œuvre nouvelle des Crèches parisiennes, avec le concours de M. Louis Diemer, Mlle du Minil, de la Comédie-Française ; Mme Marguerite Carré, de l'Opéra-Comique ; Mlle Yvonne Astruc, Mme Marguerite Caponsacchi, Mlles Marcelle Yrven, Renée Balha, Monthil, Miss Howe, MM. Dominique Bonnaud, Boucot, Gabaroché et la troupe du théâtre de l'Odéon.

En soirée, à 8 heures, *L'Espionne* (MM. Maury, Mosnier, Dauvillier, Mlles Jeanne Rolly, Guéreau, Théray).

Les « grands ballets français ». — La « rentrée » du corps de ballet constituera l'un des beaux attrails de la matinée qu'organise à l'Opéra, le 5 février, la Société des Auteurs.

Pour la première fois depuis dix-huit mois, on reverra dans son ensemble le corps de ballet de notre Académie nationale de musique et de danse. On avait bien applaudi, de-ci de-là, quelques-unes de nos jolies ballerines, mais point la phalange intégrale de la grâce, de l'esprit, de la beauté.

Tous les amateurs de ballet, c'est-à-dire tous les Parisiens, se réjouiront de ce spectacle auquel toutes les étoiles de la danse prendront part dans les pas les plus fameux du répertoire : *Sylvia*, *Javotte*, *L'Étoile*, *Le Cid*, *Les Deux Pigeons*, *La Korrigane*, *La Fête chez Thérèse*.

Mme Rosita Mauri, avec la collaboration de M. Aveline, en l'absence de M. Staats, mobilisé, ont sorti ces joyaux de notre patrimoine. Il était juste que la danse française fût en honneur dans cette fête de l'art et de la charité.

La matinée du 5 février est l'occasion d'une « performance » exceptionnelle. Le maestro Arturo Vigna, Mme Elvira de Hidalgo, le ténor Fernando Carpi, la basse Guglielmo Niola, le baryton Giuseppe Deniso, de la Scala de Milan, sont arrivés ce matin à Paris pour prendre part aux répétitions de *Don Pasquale*.

Ces grands artistes, dont plusieurs ont déjà triomphé à Paris, ne chanteront qu'une fois et repartiront samedi soir pour l'Italie, où le service du Teatro alla Scala réclame leur présence.

CINEMAS, ATTRACTIONS

UN GRAND GALA ARTISTIQUE AU GAUMONT-PALACE

« SADOONAH »

Ce soir, à 8 h. 20, au GAUMONT-PALACE, grand festival artistique avec *Sadounah*, interprété par Mlle Régina Badet, de l'Opéra-Comique.

L'attrait de *Sadounah* réside dans l'interprétation magistrale du principal rôle confié à Mlle Régina Badet, qui ajoute à ses attitudes hiératiques de danseuse émérite le charme de son beau talent de comédienne et sa plastique impeccable. Elle interprète le rôle de *Sadounah* avec un art consommé.

L'orchestre du GAUMONT-PALACE accompagnera cette évocation d'art.

Tout Paris voudra voir ce grand film appartenant en exclusivité aux Établissements GAUMONT. — Location tous les jours, 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Téléph. Marcadet 16-73.

CINÉMA DES NOUVEAUTÉS AUBERT-PALACE

(Juste en face du Crédit Lyonnais)



« PARMI LES HOMMES ET LES FAUVES »

quebot qui prend feu en plein océan... On ne raconte pas un pareil film, on va le voir et l'acclamer. Le programme contient en outre : un *Charlot* dans un nouveau rôle qui sera une « véritable surprise » ; *Le Châtiment qui commence*, actualité documentaire ; *Trois filles en porte-feuille*, comédie sentimentale ; *la Guerre de mines*, *Nouveautés-Journal*, faits divers mondiaux, etc., etc. Grand orchestre symphonique. Séances permanentes de 2 heures à 11 heures.

A TIVOLI-CINÉMA

« Sadounah » avec Régina Badet



« RÉGINA BADET DANS SADOONAH »

Ce film retrace une troublante et mystérieuse aventure d'amour, d'abord heureuse et triomphante, puis angoissée, et qui se termine par un dénouement dramatique au possible, dont *Sadounah*, la célèbre danseuse, icône de Paris, est le personnage principal. Jamais Régina Badet n'a tenu un rôle mieux en accord avec son charme et avec son talent. Le programme contient, en outre : *Le rêve d'Yvonne*, comédie sentimentale ; *Lili*, achète un petit frère, d'une

grâce aimable et souriante ; *Mabel et Fatty*, acrobatie comique ; *Le baiser mortel*, 11^e série des mystères policiers ; *Le Châtiment qui commence*, document d'actualité ; *La guerre de mines*, et tous les films du front ; *Tivoli-Journal*, faits divers du monde entier, etc., etc. — Rappelons que *Tivoli-Cinéma*, 14, rue de la Douane, donne tous les jours à 2 h. 1/2 des matinées avec le même programme que le soir. — Location, téléphone, Nord 26-44.

Ayuntamiento de Madrid

TRIBUNAUX

Provocation à la désobéissance

Sous l'inculpation de provocation de militaires à la désobéissance, hier, comparait devant le troisième conseil de guerre, M. Pierre Barusta, de la Société industrielle et commerciale du Kapok.

Après un sévère réquisitoire du lieutenant Wattini, commissaire du gouvernement, le conseil de guerre a condamné M. Pierre Barusta à cinq années d'emprisonnement.

Kuentzmann aspirait au Palais-Bourbon

C'est au cours d'une réunion tenue le 3 août 1914, au café Américain, place de la République, à laquelle assistaient les originaires des deux provinces annexées, que M. Kuentzmann avait été nommé président de la Société des Alsaciens-Lorrains.

Cette assemblée avait désigné un comité ayant pour mission de venir en aide aux Alsaciens-Lorrains présents à Paris, et de faciliter surtout aux jeunes originaires leur engagement dans l'armée française.

M. Kuentzmann, ancien commis-architecte de la Ville de Paris, avait été révoqué pour avoir posé sa candidature dans un des arrondissements de la capitale, et il aspirait à représenter au Palais-Bourbon, après la guerre, l'un des départements reconquis.

Le président de la Société des Alsaciens-Lorrains avait su intéresser à l'œuvre de nombreuses personnalités qui y avaient également apporté un concours pécuniaire, dont M. Kuentzmann devra rendre compte à la justice, puisqu'il ne tenait aucune comptabilité sérieuse des fonds qui lui étaient remis.

Le capitaine rapporteur Rivière a recueilli, hier, des témoignages importants sur les opérations et les agissements de l'inculpé.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— Le lieutenant Albert Ditte a été tué par un projectile de 240, alors qu'il circulait dans sa batterie, bombardée par l'artillerie lourde allemande. Ce vaillant officier était un modèle de calme et de sang-froid devant le danger.

NAISSANCES

— Lady Osborn a donné le jour à un fils, à Londres.

DEUILS

— Les obsèques de M. Jules Delafosse, auront lieu aujourd'hui vendredi, à midi, à l'église Saint-Philippe du Roule.

Nous apprenons la mort :

Du contre-amiral en retraite Hippolyte Boutet, commandeur de la Légion d'honneur, né le 23 août 1842, décédé à Hyères, où il s'était retiré;

De l'écrivain José Verissimo, ardent défenseur de la cause française, décédé à Rio de Janeiro;

De la vicomtesse de Grouchy, née Brinquant, décédée en son hôtel, 8, rue Dumont-d'Urville. Veuve du vicomte de Grouchy, ancien ministre plénipotentiaire;

De Mme Soullier, femme du chef de bureau honoraire au cabinet du préfet de police, belle-mère de M. Léon Guillet, professeur au Conservatoire national des Arts et métiers, lieutenant d'état-major d'artillerie;

Du général de brigade Hodson, de l'armée britannique, mort des suites de ses blessures, à Hazebrouck;

De M. Alfred Boivin-Champeaux, avocat à la cour d'appel de Paris, frère de l'avocat au Conseil d'Etat à la Cour de cassation;

De M. Jules Basquin-Moureau, de Saint-Quentin;

Du docteur Albert Doucy, médecin-major de 2^e classe, décédé des suites des fatigues de la campagne, au Val-de-Grâce.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 4 FÉVRIER 1916

(36)

L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE XV

Au pilori !

(Suite)

Et soudain, comprenant son devoir, songeant que la France avait encore besoin de lui, que la bataille l'appelait, qu'il n'avait pas le droit de mourir, Nobody cabra son appareil, arrêta sa chute... fonça de nouveau vers les lignes françaises!

... Songeant au pitoyable corps de Josette écrasé, déchiqueté, sans doute, sur le sol invisible, Nobody venait d'articuler, d'une voix de rêve :

— Justice est faite!

La nuit était tout à fait tombée — une nuit d'été tiède et chaude, que parfumaient d'étranges relents...

Mais, chose curieuse, au fur et à mesure qu'il avançait, voilà que Nobody croyait distinguer à l'horizon, comme une lueur incompréhensible, comme une aurore, qui ne pouvait être, cependant, une aurore...

Communiqués

... Sauvons les chers petits de nos braves soldats. — Tel est l'appel que viennent de lancer Mmes la duchesse douairière d'Uzès et O. Veil-Picard, MM. Louis Barthou, Paul Strauss, le professeur Pinard et le docteur Méry, au nom de la Pouponnière de Porchefontaine, société maternelle reconnue d'utilité publique.

Afin de se procurer des ressources pour ses œuvres de guerre, où sont hospitalisés et soignés des mères allaitant leurs bébés, des orphelins, des enfants débilités; la Pouponnière édite une carte de souscription qui permet à chacun de contribuer au sauvetage de nombreuses victimes des misères de la guerre en souscrivant à des journées à raison de 1 franc pour l'hospitalisation et de 0 fr. 25 pour le dispensaire.

Par une heureuse innovation, ce sont les collaboratrices de la Pouponnière et de sa filiale la Nouvelle Etoile qui se chargeront elles-mêmes de la distribution des cartes à domicile.

Ceux de nos lecteurs qui ne recevraient pas ce touchant appel en faveur des petits enfants de France pourront adresser directement leur souscription à la duchesse douairière d'Uzès, au siège de l'Œuvre, 4, rue Boissière, Paris.

Les Sports

FOOTBALL

Entente Belge contre Entente Unioniste. — Sur le terrain du C.A.S. Générale, avenue Victor-Hugo, à Auteuil, aura lieu, dimanche, à 2 h. 30, un des plus grands

matchs de la saison, entre l'Entente Belge et l'Entente Unioniste.

Etant donnée l'importance de cette rencontre, l'U.S. F.S.A. a décidé de reporter à une date ultérieure les matches de la Coupe Nationale, de façon que tous ses adhérents puissent assister à cette rencontre et apporter leur part à la recette qui est destinée à l'œuvre des Ballons des Soldats.

La Bourse de Paris

DU 3 FÉVRIER 1916

Le marché est ferme sur toute la ligne aujourd'hui, mais c'est le Rio qui, bénéficiant de la hausse du métal à Londres et à New-York, en même temps que d'une diminution des stocks européens, se trouve plus particulièrement bien traité. Il franchit le cours de 1.600 pour se fixer en clôture à 1.610.

Nos rentes sont calmes, le 3 0/0 à 61, le 5 0/0 à 87,25. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure est en reprise à 88,90, l'Egypte Unifiée s'améliore à 82,50, le Japon 1913 à 507, le Brésil 1909 à 294.

Dans le groupe des sociétés de crédit, la Banque de France s'est négociée à 4.495, le Crédit Lyonnais à 940.

Aux actions de nos grandes lignes, l'Orléans a valu 1.000. Fermeté des Chemins espagnols, du Nord-Espagne à 410,50, des Andalous à 324.

En banque, la Toula accentue son amélioration à 998. Caoutchoutières en reprise.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,95; Suisse, 112 1/2; Amsterdam, 249; Péterograd, 174; New-York, 589; Italie, 87 1/2; Barcelone, 559 1/2.



MAUX D'ESTOMAC

digestions pénibles, renvois, tiraillements, pesanteurs, insomnies, cauchemars, etc., tous ces maux provoqués par un mauvais fonctionnement de l'appareil digestif disparaissent en quelques jours grâce au régime du délicieux

PHOSCAO

(Spécialité Française)

Le Phoscao est un puissant reconstituant et un fortifiant du système nerveux. C'est pourquoi les médecins sont unanimes à en conseiller l'usage aux anémiques, aux convalescents, aux surmenés, aux vieillards. Le Phoscao est digéré par les estomacs les plus délicats; il ne constipe pas; sa préparation est instantanée.

ENVOI GRATUIT
d'une boîte échantillon

Administration du Phoscao :
9, Rue Frédéric-Bastiat
PARIS

N'oubliez pas de mettre
une boîte de Phoscao
et une boîte de Cro-
quettes de Phoscao
dans les colis que vous
envoyez aux soldats.

C'étaient, dans le ciel, de fulgurants éclairs rouges, des reflets violacés qui, petit à petit, augmentaient d'intensité, incendiaient les nuages, paraissaient enflammer le ciel...

Un incendie?...

Il fallait alors que ce fût quelque gigantesque brasier, quelque sinistre colossal!

L'incendie ordinaire d'une ferme, d'un bâtiment quelconque, en effet, n'aurait certainement pas suffi à expliquer ces flammes rouges, ces gerbes d'étincelles, que maintenant Nobody distinguait de mieux en mieux...

Il allait toujours, néanmoins, se hâtant vers ce point de feu qui semblait repérer sa route, marquer son but...

Et soudain, un cri de rage lui échappait...

— Ah ça! c'est le dépôt d'essence qui brûle?...

Mais, comment ce dépôt pouvait-il flamber?...

Nobody, lui-même, avait été témoin des précautions prises pour le mettre à l'abri de tout sinistre...

Et, cependant qu'il manœuvrait avec son habitude audace, dans un ciel enténébré maintenant d'une âcre fumée noire, Nobody songea :

— Cet incendie doit être criminel! il faut que l'on ait mis le feu volontairement!... Mais qui?...

Et il entrevoyait avec un effroi suprême la mystérieuse puissance de l'espionnage allemand...

Ah! certes! l'armée française comptait des braves!

A l'ardent appel des armes, la nation avait répondu avec un enthousiasme fou...

Mais si les régiments français pouvaient, hardiment, affronter les régiments allemands, il était évidemment un point sur lequel la France était inférieure à l'Allemagne, un détail de son organi-

sation guerrière qui ne valait point l'organisation ennemie...

Et ce détail — d'une importance, hélas! capitale — c'était celui que le pays n'avait pas voulu s'abaisser à préparer, c'était le détail de l'espionnage!

Ils grouillaient, les traitres, à la solde de l'Allemagne, qui suivaient les armées françaises, et, par les procédés les plus fantastiques, renseignaient les états-majors allemands!

Ils grouillaient à la façon des bêtes malfaisantes, ignobles, qu'il faut écraser en domptant son dégoût!

Nobody allait atterrir... Moteur éteint, il se rapprochait déjà du sol, il prenait contact, lorsque, farouchement encore, il se répéta :

— Je n'ai rien à me reprocher! J'aimais une espionne... j'ai contribué à sa mort! J'ai bien fait!

Droit, impassible, faisant preuve de son habituelle maîtrise, il sautait de son appareil quelques secondes plus tard.

Mais, alors, Nobody s'étonna...

Vers lui, une foule de soldats, de camarades, se précipitaient en courant.

Que lui voulait-on?...

Croyait-on qu'il rapportait des renseignements sensationnels?

Le lieutenant, chef de parc, lui mettait la main sur l'épaule d'un geste qui le révolta presque par sa brutalité :

— D'où venez-vous? questionnait l'officier.

Nobody le considéra, surpris :

— De nulle part! riposta-t-il.

Et, comme il était parti sans autorisation, il ajouta machinalement :

— J'ai été régler mon moteur !

— Il n'en avait pas besoin !

ACHAT ET VENTE DE TITRES PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE

BANQUE GIRON (54^e année), 67, rue Rambuteau. Téléph.

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS: 8, Rue Vivienne Paris.

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETIÈRE

SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES

s'adaptant aux trois parties de la jambe: cheville, mollet, jarret, ce qui supprime tout glissement sans serrer le mollet.

REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE

UNE SEULE COURBE qui glisse toujours, d'où obligation de trop serrer le mollet.

La Touriste, 1^{re} Qualité: Marque Or; 2^e Qualité: Marque Rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc.
Gros: La Touriste, Paris.

La Pommade Philocomme Grandclément

EST UNIQUE AU MONDE

Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber, et, sans graisser, les fait repousser abondants et soyeux après la 3^e friction. Dépôt toutes Pharmacies. F^{re} poste 2'35. — 12 fr. les six pots. Adr. comm. au Laboratoire GRANDCLÉMENT, à ORGÈLET (Jura). ÉTRANGER: 2 fr. 90. — Les Six pots 15 francs.

TITRES Français et Étrangers. Achat au maximum, Bank, 137, fg St-Denis, Paris, de 2 à 6 h.

PENDANT LA CROISSANCE

Le **CORSET JOUVENCEL**

EN VENTE: AU BON MARCHÉ

NOTICE: 16, R. Taillout, Paris

50 Fcs L'ÉCOLE DE CHAUFFEURS
Dubois et Cie, ing. E. C. P.
112, rue Tocqueville, Paris.
Brevets civil et militaire. — Téléph. Wagram 62-37.

ACHAT TITRES, Coupons, Monnaies ÉTRANGÈRES
BANQUE BELGE, 6, rue de la Victoire, Paris.

SANTÉ DES DAMES

Nombreux sont les accidents critiques qu'on observe chez la femme, soit à la **FORMATION**, soit normalement, soit à l'époque du **RETOUR D'ÂGE**, l'âge critique entre tous. Ce sont des irrégularités, des malaises, des bouffées de chaleur, des vertiges, des étouffements et des angoisses, accompagnés souvent d'hémorragies diverses et plus ou moins abondantes: ce sont des palpitations de cœur, des douleurs et des névralgies: parfois la femme souffre de dyspepsie, de gastralgie et de constipation purement nerveuse. En fin la mauvaise circulation du sang engendre une foule de maladies telles que les varices, la phlébite, les hémorroïdes et les congestions de toute nature. Il existe cependant un remède qui prévient, guérit ou améliore toujours ces infirmités: c'est

L'Elixir de VIRGINIE NYRDAHL

unanimement prescrit par le corps médical contre ces affections.

On n'a qu'à découper cette annonce et l'adresser à: **Produits NYRDAHL**, 20, rue de La Rochefoucauld, Paris. Pour recevoir franco la brochure explicative de 150 pages, ainsi qu'un petit échantillon réduit au dixième, qui permettra d'apprécier le goût délicieux du produit.

Le flacon: 4 fr. 50 franco. — Toutes pharmacies.

Plus encore qu'en temps de paix, les qualités du

Carburateur ZÉNITH

sont appréciées pour tous les avantages qu'il donne aux milliers de véhicules de toutes formes et de toutes puissances qui sillonnent les routes du front.

Société du Carburateur ZÉNITH
Siège social et Usines: 51, Chemin Feuillat, LYON
Maison à PARIS: 15, rue du Débarcadere
Usines et succursales: LYON, PARIS, LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MILAN, DETROIT, GENEVE.

Le siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial.
Envoi immédiat de toutes pièces.

EN RESPIRANT avec une

PASTILLE VALDA

EN BOUCHE

vous vous préserverez du FROID, de l'HUMIDITÉ des MICROBES

Les subtiles émanations antiseptiques de ce merveilleux produit imprégneront les recoins les plus inaccessibles de la Gorge, des Bronches, des Poumons et les rendront réfractaires à toute inflammation, à toute congestion, à toute contagion.

Enfants, Adultes, Vieillards

Ayez toujours sous la main les Véritables

PASTILLES VALDA

vendues seulement EN BOITES DE 1.25 portant le nom

VALDA

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Nobody ne voulut pas répondre d'une façon délicate. Il se contenta, doucement, de protester: — Je n'étais pas de cet avis! — Eh bien! vous vous expliquerez avec le général!

— Avec le général?... Cette fois, Nobody répondait d'un ton qui trahissait son effarement, sa surprise... Comment! pour une faute si vénielle, il allait avoir à comparaître devant le général commandant?... Il n'était pas encore revenu de son étonnement qu'il se prit à tressaillir... Précisément, le général s'approchait de lui. Quatre soldats, l'arme à l'épaule, l'accompagnaient...

Et voilà qu'à cette apparition tous les pilotes qui entouraient l'appareil nouvellement atterri s'éloignèrent quelque peu, faisaient silence... Que signifiait donc cette mise en scène?... Que lui voulait-on?... Qu'allait-on lui reprocher?... Nobody se sentit pâlir, malgré la tranquillité de sa conscience.

A ce moment, le général s'avancait. Lui aussi posa la question qui avait déjà été posée par le chef de parc: — D'où venez-vous, Nobody?... L'aviateur riposta, humble, mais assuré cependant: — Mon général, je m'excuse d'avoir volé sans permission... J'étais allé régler mon moteur. Je ne pensais pas être absent si longtemps! Mais il tressaillit à nouveau, en entendant la réponse narquoise que l'officier supérieur lui adressait: — Vraiment, monsieur?... Vous avez volé pour régler votre moteur?...

Alors, il voulut protester: — Mais, sans doute, mon général! Il eut un sursaut — le sursaut d'une révolte — en entendant le général lui répliquer nettement: — Vous mentez, monsieur! Le premier mouvement de Nobody, à cet instant, était de se jeter sur cet homme qui l'insultait...

Mais encore une fois, par bonheur, il se rappelait qu'il était soldat et que le premier devoir du soldat est de savoir écouter sans répliquer.

— Mon général, que croyez-vous?... demanda Nobody d'une voix qui tremblait malgré lui.

Le général, d'abord, dédaigna de répondre... Il avait jeté les yeux sur l'appareil de Nobody, il semblait examiner un détail de sa construction, il semblait s'absorber dans des réflexions profondes...

Nobody voulut alors insister. Ce chef qu'il avait devant lui, qui venait de lui infliger un démenti, il le savait juste, équitable, il le respectait pour sa bravoure et il l'aimait pour sa bonté bienveillante.

— Mon général, commençait Nobody, vous venez de mettre en doute mes paroles. Permettez-moi respectueusement de vous demander: Mais, d'un geste, le général l'interrompait: — Assez! Inutile!... Et voilà que le chef de corps, brusquement, se retournait vers lui: — Tâchez de me répondre! ordonnait-il d'une voix sèche. Vous êtes revenu ici, sans doute, parce que vous avez eu peur d'atterrir, la nuit, sur un terrain inconnu?... Vous n'avez pas osé vous fier aux champs d'aviation allemands?... Allons! est-ce ça?... — Mon général, je ne vous comprends pas! Et c'était la vérité, en effet..

Nobody ne comprenait plus du tout ce que le général semblait vouloir dire... Il pensa devenir fou, lorsque l'officier supérieur continua: — Eh bien! moi, j'ai compris une chose. Nobody: c'est que si le dépôt d'essence a pris feu, ce ne peut être que par le fait d'un crimel... Quelqu'un a voulu cet incendie-là! Et ce quelqu'un, c'est... — C'est qui?... râla Nobody.

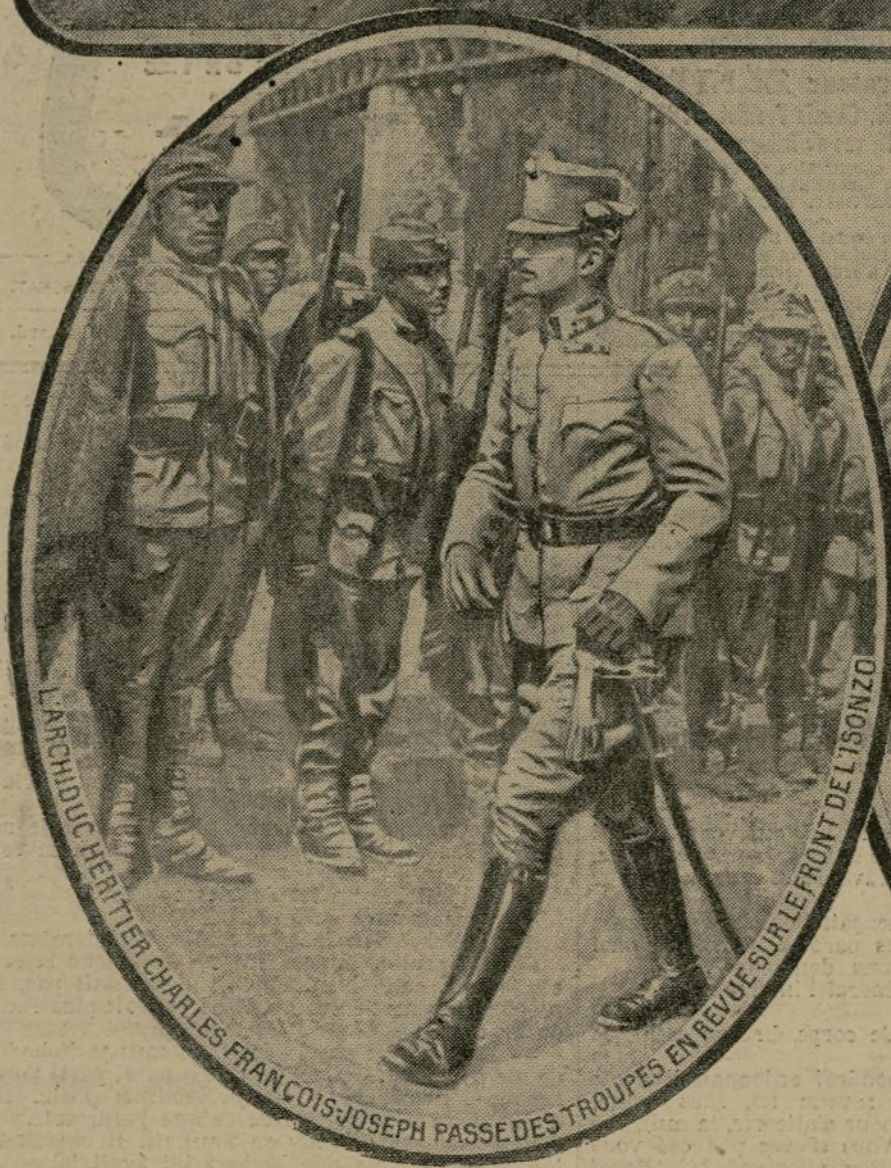
Mais le général haussait les épaules, méprisant et dédaigneux.

— Vous le savez aussi bien que moi!... fit-il. C'est vous!... Et, impérieusement encore, il arrêta la phrase emportée qui montait aux lèvres de Nobody: — Répondez-moi, je le veux!... Où est l'aviateur Felbert?... — Felbert?... Ah ça! mon général, mais je ne sais!... Tenez! j'étais parti, précisément, à sa recherche...

Le général haussa les épaules: — Vous mentez encore!... Alors, Nobody ne fut plus maître de lui-même... Cette insulte, qu'on lui répétait pour la seconde fois, cette insulte qu'il ne méritait pas, il ne pouvait plus l'entendre, il ne pouvait plus l'endurer: — Vous n'avez pas le droit, commençait Nobody, de me parler ainsi!... Si je n'étais point parti pour sauver Felbert, je ne le prétendrais pas!... Et d'ailleurs, j'ai la preuve de ce que j'affirme!... Rageusement, Nobody se fouillait. Il cherchait les quelques mots que Felbert lui avait laissés... Mais sa stupeur fut extrême.

(La suite à demain.)

DANS L'ARMÉE AUTRICHIENNE — SUR LE FRONT DE L'ISONZO



L'archiduc héritier d'Autriche fait en ce moment de fréquentes inspections de troupes sur le front de l'Isonzo. Nos alliés poursuivent leurs opérations offensives avec activité et arrosent copieusement les retranchements de l'ennemi.